

L'ORGUEILLEUX,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN PROSE.

P E R S O N N A G E S .

LE MARQUIS DE FRONTON.

DE FRONTON, }
LE CHEVALIER, } fils du Marquis.

M. D'ORSOI, Instituteur.

FRANCISQUE, }
FANFAN, } Jeunes Enfans, fils de Bour-
geois du voisinage.

COLINET, fils de Payfan, élevé chez
le Marquis.

COLAS, père de Colinet.

PICARD, Laquais du petit Marquis.

UN JEUNE MENDIANT.

PLUSIEURS ENFANS.

UN LAQUAIS, personnage muet.

*La Scène est à Paris chez le Marquis
de Fronton.*



L'ORGUEILLEUX,

COMÉDIE.



ACTE I.

Le Théâtre représente une salle d'étude, dans laquelle on voit un bureau, un clavecin, &c.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARD, *seul.*

EXAMINONS si tout est bien en ordre ici. Oui..... Pas mal.... pas mal. Mes jeunes maîtres vont célébrer dans cette salle le jour de leurs vacances ; j'ai invité plusieurs enfans de leur âge. On dansera ; ensuite le goûter, & Dieu fait le vacarme que nous allons entendre. L'ordre qui règne dans cet appartement sera bientôt métamorphosé en un véritable cahos. Une troupe d'enfans ressemble assez

à une fourmilière ; montrez-leur du sucre ou quelque friandise , ils fondent dessus , tout est au pillage , il est impossible de les contenir. Nous avons tous passé par-là , nous aimons encore à nous en retracer l'idée , & le plus sage des hommes faits a peut-être été le plus fou à dix ans. C'est si intéressant , cette Jeunesse ! Arrangeons tout si bien , qu'il ne soit pas aisé de déplacer les choses. (*Il arrange des fauteuils , nettoie avec un houffoir , &c.*) Comme ces petits Messieurs vont s'en donner !

(*Il chante.*)

Air : Si des galans de la ville.

UNE innocente allégresse
 Peut enchanter bien des maux ;
 Par les plaisirs , la Jeunesse
 Sait égayer ses travaux.
 Les épines des Sciences
 La rebutent à la fin ;
 Elle rit dans les vacances,
 Et s'instruit le lendemain.

Une innocente allégresse , &c.



SCÈNE II.

M. D'ORSOI, PICARD.

M. D'ORSOI, *qui est entré pendant que Picard chantait.*

ALLONS, gai, courage. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Il ne vous manque plus que de danser.

P I C A R D.

Ma foi, Monsieur, je ne vous croyais pas si près. C'est une petite réminiscence qui m'a passé par la tête au sujet de la fête enfantine de ce soir.

M. D'ORSOI.

Fort bien. Mais vous devriez songer que mon cabinet est à deux pas d'ici, que les éclats de votre voix pourraient me détourner dans mes études. Si quelquefois l'Opéra nous étourdit, vous sentez qu'il n'est point étonnant que votre chant produise le même effet.

P I C A R D.

Sans vanité, j'ai la voix fort belle, & un goût tout particulier pour la Musique. Savez-vous bien, Monsieur, que j'ai manqué d'être souffleur d'orgue ?

M. D'ORSOI.

Peste, vous auriez déployé de rares talens.

P I C A R D.

Oh ! je vous réponds que j'eusse soufflé d'une fière force.

M. D'ORSOI.

Tout cela est à merveille ; il ne faut pourtant pas m'étourdir.

P I C A R D.

Tantôt vous entendrez un bruit de tous les diables ; au-lieu que moi je devais vous charmer par un bruit mélodieux.

M. D'ORSOI.

Point du tout , je vous ai déjà dit que cela m'importunait , Monsieur Picard.

P I C A R D.

Parbleu, puisque vous êtes tellement susceptible, vous devriez vous loger, ainsi que vos deux Elèves, tout au haut du donjon : vous seriez plus à portée d'observer les astres , & personne ne vous détournerait.

M. D'ORSOI.

Je trouve votre remarque fort impertinente , & ne m'étonne point des discours que vous tenez : j'observe depuis long-tems que vous n'êtes qu'un fat, un sot....

P I C A R D, *à part.*

Il me connaît trop bien , il fait jusqu'à mes surnoms.

M. D'ORSOI.

Et que, par l'excès de votre amour-propre, l'extravagance de votre fatuité, vous êtes d'un mauvais exemple auprès du jeune Marquis, qui adopte vos défauts, vos vices. Je vous avertis que, si vous ne changez au plutôt de manière d'agir, je vous ferai chasser.

P I C A R D.

Parlons sans nous fâcher. J'ai de la vanité, il est vrai ; mais n'est-elle pas permise quand on est beau garçon ? Tenez, voyez, je suis fait à peindre. D'ailleurs, j'ai de l'esprit, la plus rusée Soubrette ne saurait m'en revendre ; & puis, j'ai de la fidélité, de l'honneur : cela vaut bien la peine de s'en faire un peu accroire . . . quand ce ne serait qu'en faveur de la rareté.

M. D'ORSOI.

Apprenez, mon ami, que l'orgueil n'étant point supportable dans un homme d'une naissance distinguée, est tout-à-fait méprisable dans des gens de rien.

P I C A R D.

Je conçois que les grands & les riches ne doivent point être fiers, parce qu'il est beau d'être modeste dans la prospérité ; mais les pauvres diables ont même raison de se prévaloir de quelques dons frivoles : ils n'ont que ce sentiment pour s'étourdir dans leur misère.

M. D'ORSOI.

Faites attention que votre exemple influe sur l'un de vos jeunes maîtres.

P I C A R D.

Oh ! avec votre permission , ce n'est pas moi qui le rends si fier ; c'est plutôt lui qui me gêne , car j'étais autrefois aussi modeste qu'un honnête parvenu. Je remplis à la lettre le proverbe : Tel maître , tel valet. Il faut que notre jeune Marquis ait sucé dès en nourrice les sentimens qu'il fait paraître. Une preuve convaincante que je suis loin de l'avoir perverti , c'est que je partage mes services entre lui & M. le Chevalier son frère : eh bien , ce dernier n'a-t-il pas toutes les bonnes qualités qu'on peut désirer dans un enfant ?

M. D'ORSOI.

La raison que vous me dites m'a souvent frappé ; elle m'a fait voir que les vices du jeune Marquis viennent sans doute de ses dispositions naturelles. Cependant , vous pouvez les entretenir , & vous auriez très-grand tort.

P I C A R D.

Je vous promets que je ne suis qu'un novice auprès de lui en fait de vanité. Il veut toujours être mis avec magnificence ; sa toilette l'occupe autant que celle d'une petite-maitresse ; il reste quelquefois des heures entières sans me parler , dans la crainte de se compromettre. Vous savez qu'il n'aime que

les jeux qui ont l'épithète de noble ou de royal. L'autre jour il s'avisa de me dire qu'il était étonnant que les maîtres, soit d'agrémens, soit de sciences, ne fussent pas tous Gentilshommes, & qu'il trouvait indécent d'être obligé d'apprendre quelque chose d'un Roturier.

M. D'ORSOI.

C'est pousser la passion de l'orgueil jusqu'où elle peut aller, sur-tout dans un âge si tendre. Je vais redoubler d'efforts pour le rendre plus raisonnable. Songez, de votre côté, à seconder mes soins, & à vous corriger vous-même.

PICARD.

Moi, je suis comme le Caméléon, je fais prendre la teinte des objets que j'approche : je puis être indiscret avec un petit-maître, prodigue avec un jeune homme, avare avec un vieillard, brave & menteur avec un Gascon.

M. D'ORSOI.

Sachant prendre toutes les formes, vous plier à tous les caractères, vous auriez dû prendre le métier d'intrigant : vous avez tout ce qu'il faut pour faire fortune.

PICARD.

Bon, je n'ai point d'ambition ; je me borne à bien servir mes maîtres, & je suis assez simple pour les aimer. Par exemple, j'ai pour notre jeune Marquis

un sincère attachement. Je crois que vous appelez défauts ce qui est en lui d'excellentes qualités.

M. D'ORSOI.

Vos idées ont le mérite d'être fort singulières.

PICARD.

Elles n'en sont pas moins justes. En effet, la bonne opinion qu'on a de soi, tient souvent lieu de qualités réelles, & il est difficile de se croire un être supérieur, sans se conduire de manière à justifier son opinion. J'ajoute encore que dans chaque état on a son grain de vanité : l'Ecolier croit surpasser ses camarades ; tel Instituteur se flatte de valoir mieux que ses confrères ; le Noble méprise le Roturier ; celui-ci pense que son argent est préférable à de vieux parchemins. Animé par cette illusion si consolante, chacun s'agite, s'évertue, & croit parvenir à la gloire ou à la fortune.

M. D'ORSOI.

Eh ! Monsieur Picard, qui vous en a tant appris ?

PICARD.

J'ai servi, pendant quelques années, un fameux Philosophe.

M. D'ORSOI.

Je m'en suis douté à vos raisonnemens extraordinaires. Vous voyez en beau, dans autrui, vos propres vices. Je ne suis point la dupe de votre apologie. A l'exemple de toutes les passions, l'orgueil nous aveugle, & tandis qu'il nous porte à

mépriser les objets les plus respectables , il nous persuade aisément qu'avec tous les avantages possibles , nous possédons un mérite éminent. Ainsi il en résulte des effets très-dangereux.

P I C A R D.

Mais à quoi sert la modestie ? elle offusque les talens , elle rend gauche , imbécile ; elle est passée de mode , & je crois qu'on n'y reviendra jamais.... Serviteur , j'entends venir Monsieur le Marquis ; il a l'air en colère.... Il ne fait peut-être pas bon ici pour moi. (*Il sort précipitamment du côté opposé par où entre le Marquis.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, M. D'ORSOI.

LE MARQUIS.

JE croyais vous trouver dans votre appartement. Puisque nous sommes seuls ici , causons un instant en liberté. L'important personnage devient chaque jour plus insupportable. Tandis que son frère & les enfans du voisinage se réjouissent dans le jardin , il se promène seul à l'écart , dédaignant de s'amuser avec des fils de simples Bourgeois.

M. D'ORSOI.

Vous savez , Monsieur , que je travaille conti-

nuellement à plier la hauteur de ce caractère, & que si mes efforts ont été inutiles jusqu'à présent, je n'ai rien à me reprocher.

LE MARQUIS.

Non, Monsieur d'Orsoi, non, mon cher ami, je n'ai point à me repentir d'avoir mis en vous toute ma confiance. Mes enfans vous auront une plus grande obligation qu'à moi : je n'ai fait que leur donner l'existence ; & ils apprendront de vous les moyens de rendre la vie intéressante & honorable.

M. D'ORSOI.

Je fais les obligations infinies que j'ai contractées en me chargeant du dépôt que vous m'avez confié. Je n'imité point l'exemple de quelques Instituteurs, qui entretiennent sans cesse leurs Elèves de l'avantage d'une illustre naissance, & fomentent ainsi l'orgueil des enfans de qualité, orgueil qui éclate le reste de leur vie.

LE MARQUIS.

Votre conduite me rend plus étonnant le caractère de mon aîné.

M. D'ORSOI.

Prenez garde, Monsieur, que, malgré mes soins & les vôtres, il peut être gâté par des valets & par des personnes pensant aussi basement que leur naissance est commune. Ces sortes de gens n'ont que trop coutume de parler aux enfans de leurs ayeux, de leurs richesses, du rang qu'ils doivent avoir un
jour

jour dans le monde. Je soupçonne Picard d'être un de ceux dont nous avons le plus à nous plaindre.

LE MARQUIS.

Le valet-de-chambre de mes fils ?

M. D'ORSOI.

Lui-même.

LE MARQUIS.

Je vais l'observer avec soin, & le chasser à la première occasion qu'il m'en fournira.

M. D'ORSOI.

Il est si rare de trouver un bon domestique, que je crains qu'il ne soit difficile de le mieux remplacer.

LE MARQUIS.

Espérez mieux de notre bonheur. Il serait fâcheux que les discours de ce valet fissent aussi impression sur le Chevalier, au point de le rendre semblable à son frère.

M. D'ORSOI.

Oh ! n'ayez aucune inquiétude de ce côté-là. C'est bien le plus aimable enfant que je connaisse ; il s'instruit avec une docilité charmante, & il est bon & modeste.

LE MARQUIS.

Le ciel me devait cet enfant pour me consoler des mauvaises qualités que m'annonce l'autre ; il me réserve du moins un appui dans ma vieillesse.



SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *jouant à la paume.*

VIVAT ! ici du moins je peux me divertir tout à mon aise..... Comptons combien de fois je la renverrai en l'air.... Une.... deux.... trois.....

(*Le Chevalier, tout en jouant, va contre son père, & témoigne beaucoup de surprise & d'embarras.*)

LE MARQUIS.

A ce qu'il me paraît, tu n'engendres point de mélancolie ?

LE CHEVALIER, *fort embarrassé.*

Pardonnez-moi, mon papa..... je croyais..... j'allais.... je....

LE MARQUIS, *en riant.*

Eh bien, quoi, tu jouais ? Il n'y a point de mal à cela. N'est-ce pas aujourd'hui vacance ? Allons, vive la joie !

LE CHEVALIER.

C'est vrai, mon papa.... Mais je suis entré étourdiment.... là, comme un petit fou, & je crains d'avoir fait trop de bruit.

LE MARQUIS.

Je vois ce que c'est, tu es fâché de nous avoir

trouvés ici ; nous avons dérangé ton jeu. Là , là , n'aie point de rancune , mon grand ami ; embrassons-nous pour faire la paix. (*Il l'embrasse.*)

LE CHEVALIER.

Bon , bon , je ne vous ai pas aussi importuné que je le craignais d'abord. Je connais bien quand vous m'en voulez : vous me dites de vilâins *vous* qui ne finissent point , puis , vous me traitez de Monsieur ; & quand je veux vous embrasser , vous faites semblant de tourner votre visage.

LE MARQUIS.

Je croyais que tu étais trop dissipé pour faire des observations.

LE CHEVALIER. ●

Oh ! nous autres enfans nous sommes plus raisonnables qu'on ne se l'imagine.

M. D'ORSOI.

Puisque vous avez tant de raison , pourquoi donc , mon cher Chevalier , quittez-vous vos petits amis pour venir ici jouer tout seul ?

LE CHEVALIER.

Je ne vois pas tout le monde aussi gai que moi , &

LE MARQUIS.

Notre orgueilleux trouble tous les plaisirs du jour ; il témoigne ouvertement le mépris le plus mal fondé. N'est-il pas vrai , Chevalier ?

Q ij

LE CHEVALIER.

Je n'y prends pas garde, mon papa. (*à part.*) Il ne faut pas le faire gronder.

M. D'ORSOI.

Vos conjectures ne sont que trop justes, Monsieur. Le pauvre Colinet est sur-tout l'objet de ses dédains.

LE MARQUIS.

J'ai cru qu'il avait de l'amitié pour cet enfant, dont je récompense le père, un de mes anciens Fermiers, en faisant élever son fils avec les miens, auxquels son exemple donne de l'émulation.

M. D'ORSOI.

Oui, Monsieur, soyez-en sûr, Colinet est celui qui soufre le plus du caractère de votre aîné; à peine daigne-t-il l'honorer d'un regard, & l'une de ses plus grandes mortifications est de voir écrire & étudier à ses côtés le fils d'un simple Payfan, qui a l'audace de mieux apprendre que lui.

LE MARQUIS.

Il en pourra résulter un heureux changement dans sa façon actuelle de penser.

M. D'ORSOI.

Tout ce que je fais, c'est qu'il n'est pas prêt à se corriger. Le Chevalier éprouve aussi sa fierté; il lui rappelle souvent qu'il n'est que son cadet.

LE MARQUIS.

Il a tort de s'en prévaloir; c'est en faisant des

progrès considérables dans ses études, qu'un aîné a lieu de se glorifier d'être né le premier.

(On entend crier un enfant.)

M. D'ORSOI.

O ciel ! que signifient ces cris ?

LE MARQUIS.

Quelqu'un de nos petits voisins se serait-il blessé ?

LE CHEVALIER, *voulant sortir.*

Je cours voir ce que c'est, je reviens tout de suite.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, COLAS, COLINET.

COLAS, *à son fils, qui pleure & crie d'une manière comique.*

T'AS l'air d'un viau ; tais-toi donc, note Colinet. Tians, velà Monseigneur son che père ; ça est ça qu'est eun bon Seigneur. J'allons nous plaindre à li de l'impertinence de sa progéniture.

LE MARQUIS, *à Colas.*

Qu'est-il donc arrivé à notre cher Colinet ? Trêve de révérences, parlez sans tant de façons.

COLAS, *après force saluts rustiques.*

Je venons pour vous dégoïser tout ça, pisque vous nous en baillez la parmitance, Monseigneur...

Q iij

(à *Colinet.*) Farme donc ta gueule, tu fais pus de bruit qu'un moulin à icau.

C O L I N E T, *pleurant.*

C'est que cela m'est bien sensible..... Mais voilà qui est fini, je ne dirai plus rien..... (*Il pleure plus fort.*) Ah!... ah!... eh! eh!

M. D' O R S O I.

Console-toi, laisse parler ton père. Nous allons remédier à ton chagrin.

C O L A S.

Vous êtes toujou aussi bons que la bonté en parfonne.... (*à Colinet.*) Remarcie ces Seigneux.

C O L I N E T.

Je fais bien qu'ils seront fâchés quand ils sauront ce qui m'afflige.

LE M A R Q U I S, *à Colinet.*

Sans doute, & c'est moins par curiosité que je desire l'apprendre, que pour remédier à ta peine.

LE C H E V A L I E R, *à part.*

Je crains bien que mon frère n'ait fait encore des fiennes.

C O L A S, *au Marquis.*

Je croirions presque, sauf vote respect, que vous n'êtes point le pare de vote aîné; car, comment l'excellente graine pourrait-elle produire eune si mauvaise harbe? Si je semons eun chou, i ne sort pas de la tarre eune ronce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne me trompais point.

C O L A S.

Vous êtes si poli, que vous saluriez eun enfant ; li, quand il a le chapiau sur la tête, il ne l'ôterait pas, morgué, à un Receveux des Tailles. Vous accostez tout le monde, le petit com' le grand ; vous êtes aussi affable qu'un pauvre homme : li, ne veut pas tant seulement qu'on le regarde ; son air vous dit sans sonner mot : Garez - vous tretous de ma passage ; je sis noble, je sis riche, je fais quatre, six, douze repas par jour.

L E M A R Q U I S.

Je ne puis concevoir où il prend de pareils exemples.

C O L A S.

Où il les prend ? Tout fin dret dans son cœur, ventregué, dans son cœur, qui est pus haut qu'eune montaigne. Est-ce qui ne s'avise-ti pas de rebouiser note char Colinet, com' si, ainsi que li ; je n'étions pas de char & d'os. Je l'ons vu de derrière la charmille ; car pendant queuques jours que vote parmitance nous fait rester à la hôtel, je nous gorgeons à bouche que veux-tu, & je nous promenons ni pus ni moins que le bœuf gras ; note fieu, note dauphin a voulu li dire queuque chose ; alors i vous li a baillé, révérence parler, eun coup de pied justement au bas du dos ; là, vous m'entendais ?

Q iv

M. D'ORSOI.

Oui, oui, à-peu-près. Continue.

COLAS.

Je me sommes avancé, & je li ont bravement dit, que s'il n'était pas le fils de son père, de ce brave Seigneux que j'aimons de demême que nos petits boyaux, je prendrions la valiffence de li appliquer eune giroflée à cinq feuilles, qui pèserait tout autant qu'une citrouille. I s'est mis à se rengorger com' ces oisieux fiars de leur queue, & m'a dit qu'i me ferait bailler des coups de bâton par ses gens.

LE MARQUIS.

Je saurai le forcer à changer de ton; je te le promets, bon Colas.

COLAS.

Est-ce-ti qu'i y a des grands Seigneux qui n'avons d'autre générosité que de faire bailler des coups de bâton?

M. D'ORSOI.

Le tems n'est plus où les Gentilshommes mettaient leur gloire à mal-traiter les Payfans: de nos jours ils encouragent les travaux champêtres, & par des récompenses éclatantes, font régner dans les campagnes, la sagesse, l'aifance & le bonheur.

COLAS.

Et velà, tatigué, eune bian belle mode que stella, je m'en vantons. Que le petit Monsieu le Marquis aille bian vite s'instruire à ste école.

COLINET.

Mais jusqu'à ce qu'il soit devenu savant, j'aurai beaucoup à souffrir de son humeur.

(*Il se remet à crier & à pleurer.*)

LE CHEVALIER, *le caressant & lui essuyant les yeux avec son mouchoir.*

Vas, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te consoler : tu es mon cher camarade.

COLAS.

Voyais, note bon maître, que Monseigneur le Chevalier fera daigne d'un tel pare. I tiant de race stila; i choie note sieu com' si ça était son égal. Ste bonté ne fait-elle pas pleurer d'aïse les deux œils de la tête? (*Il s'essuie les yeux.*)

LE MARQUIS.

Pour que la leçon que nous allons faire à mon aîné, Monsieur d'Orsoi & moi, lui soit plus sensible, venez avec nous, mon cher Colas. Les enfans n'ont qu'à rester ici, s'ils veulent. (*Il sort.*)

M. D'ORSOI.

Puisse cette mortification lui être utile! (*Il sort.*)

COLAS.

Ça est bian de rabaïsser par fois la suffisance de ces Seigneux qui s'élevont sur des échasses.

(*Il sort.*)



Q v

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, COLINET.

LE CHEVALIER.

MON ami, je suis très-fâché du chagrin que t'a causé mon frère.

COLINET.

Vous êtes si bon, vous. Mon Dieu, quelle différence !

LE CHEVALIER.

N'y songe plus, je t'en prie : cela m'a fait autant de peine qu'à toi.

COLINET.

S'il pouvait seulement vous ressembler pendant quelques mois, que nous aurions de plaisir !

LE CHEVALIER.

Il ne t'aime pas moins, malgré ses vivacités. Il te donne souvent bien des choses.

COLINET.

Oh ! la manière de donner a je ne fais quoi de mortifiant ; il semble vous dire : Je vous fais des présens, parce que je suis beaucoup plus riche que vous, & c'est bien de l'honneur à vous de recevoir quelque chose de moi.

LE CHEVALIER.

Il me paraît que tu es encore fâché contre lui.
Refuseras-tu de me faire un plaisir ?

COLINET.

Vous n'avez qu'à dire, & tout ce qui dépendra
de moi. . . .

LE CHEVALIER.

Je te prie d'accepter ma balle & ce bilboquet,
& de n'en plus vouloir à mon frère. Les voilà,
prends-les, & sois joyeux.

COLINET.

Non, je n'en veux point ; je n'ai rien à vous
donner de retour.

LE CHEVALIER.

Tu refuses ce que je te présente de bon cœur !
Tu ne crains donc pas de me faire de la peine ?

COLINET.

Mon Dieu, que je serais fâché de vous chagriner !
Je les prends, puisque vous le voulez bien fort.
Mais laissez faire, mon père m'apportera quelque
jour un gros morceau de galette : eh bien, ce sera
tout pour vous.

LE CHEVALIER.

Oh ! je n'en prendrai que la moitié : je ne suis
point assez gourmand, pour tout manger.



SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DE FRONTON, FANFAN,
FRANCISQUE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

(*Les uns entourent, les autres courent après
le jeune Marquis.*)

AMUSONS-NOUS, amusons-nous.

DE FRONTON, *se débarrassant
du milieu d'eux.*

Rangez-vous que je passe.

COLINET, *à part.*

Ils ne le connaissent pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il se divertirait si bien, s'il voulait me croire !

LES ENFANS.

Dites-nous si vous êtes fâché ?

DE FRONTON.

Vous m'étourdissez ; encore une fois , laissez-
moi tranquille. Est-il possible que vous me témoigniez
si peu d'égards !

FANFAN.

Mais c'est votre faute.

DE FRONTON.

Pourquoi donc cela , Monsieur le bambin ?

F A N F A N.

Parce que vous refusez de jouer avec nous.

D E F R O N T O N.

Il faut savoir si je suis fait pour me compromettre avec tout le monde.

F A N F A N.

Oh ! vous êtes orgueilleux. Fi , c'est bien vilain : j'aimerais autant ma grande sœur , qui me traite d'enfant.

F R A N C I S Q U E.

En vérité , il valait bien la peine de sortir de chez nous : Monsieur l'aîné daigne à peine nous regarder ; le Chevalier vient jouer ici tout seul ; Colinet a l'air de nous bouder. Vous êtes tous les trois des petits Messieurs bien maussades.

D E F R O N T O N.

Comme on est exposé à de mauvais propos avec certaines gens !

L E C H E V A L I E R.

Ils ont raison , mon frère ; papa leur a permis de venir passer la journée avec nous : il faut donc nous amuser tous ensemble.

D E F R O N T O N.

Je suis charmé , Monsieur , de savoir votre sentiment. Mais apprenez que je ne dois point m'abaisser avec certaines gens. . . . Eh ! tenez , mes petits amis , voilà Colinet , faites les polissons avec lui : vous êtes dignes d'un tel camarade.

F A N F A N.

Quelle humeur vous avez donc !

L E C H E V A L I E R.

N'y faites pas attention, mes chers amis ; songeons plutôt à nous divertir.

L E S E N F A N S.

Voilà qui est bien dit.

D E F R O N T O N , à *Colinet*.

J'ai raison d'être mécontent ; Colinet est cause que je viens d'être grondé par mon papa. Mais tu me le payeras ; quand je serai grand, je ne t'admettrai pas même au rang de mes laquais.

C O L I N E T.

Que je serais fâché de porter la livrée ! Je veux être Soldat ou Curé de notre village.

F R A N C I S Q U E.

Écoutons cette dispute : c'est drôle.

D E F R O N T O N , à *Colinet*.

Je ne t'aurais pas cru capable d'avoir de l'ambition. C'est fort bien, très-bien. Mais tu auras beau faire, tu ne seras toujours qu'un pauvre Payfan.

C O L I N E T.

Oh ! que non ; j'étudierai tant, tant. . . .

D E F R O N T O N.

Peine perdue. Sais-tu pourquoi mon papa te fait élever avec nous ?

C O L I N E T.

Sans doute que je le fais. C'est pour faire de moi

un homme bien habile, bien habile, & qui en sache autant que le premier Receveur des Tailles, ou le Magister.

DE FRONTON.

Tu n'y es pas, mon pauvre diable : c'est pour que tu sois moriginé à notre place, quand il nous arrive de faire des fautes. Tu aurais dû t'en apercevoir : mais cette espèce est si bête !

COLINET.

Quoi ! je dois recevoir des férules, des pensum, & être fouetté même quand Monsieur le Précepteur sera mécontent de vous ?

DE FRONTON.

Affurément, & c'est pour toi bien de l'honneur.

COLINET, *pleurant.*

Mon Dieu, mon Dieu, que j'ai de guignon ! car avec toute votre belle naissance, vous n'apprenez presque rien, & vous êtes méchant comme la gale.

DE FRONTON.

Ne vois-tu pas que je le fais exprès pour que tu sois étrillé d'importance ?

COLINET, *pleurant.*

Ah ! je suis perdu, si l'on se met à me fouetter chaque fois que vous aurez tort. Hi, hi, hi, hi.

LE CHEVALIER.

(*A Colinet.*) Ne crois pas ce qu'il te dit. (*à Fronon.*) Pourquoi chagriner ce pauvre Colinet ? c'est un si bon garçon !

D E F R O N T O N .

Il ne vous sied pas de me donner des avis , petit Chevalier mon ami : vous êtes mon cadet, vous me devez du respect.

L E C H E V A L I E R .

Je salue très - profondément Monseigneur mort aîné.

D E F R O N T O N .

Ne crois pas plaisanter. Les aînés des grandes Maisons ont bien des prérogatives.

F A N F A N .

Laissons tous ces discours ; allons courir , sauter dans le jardin.

D E F R O N T O N .

Avec vous autres ?

F A N F A N .

Avec qui donc ?

D E F R O N T O N .

Encore si vous étiez des fils de Prince !

F R A N C I S Q U E .

Que veut - il dire avec ces fils de Prince ? Nous avons l'appétit d'un Roi , le cœur d'un Roi : que nous manque-t-il de plus ?

D E F R O N T O N .

Vous n'avez pas une généalogie , comme moi.

F A N F A N .

Qu'est-ce qu'une généalogie ? est-ce un joli joujou ? c'est-il bon à manger ?

LES ENFANS.

Donnez-nous-en notre part.

DE FRONTON, *tirant de sa poche un grand papier, & le déployant.*

Tenez, ignorans; voilà ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Qui vous a procuré cette grande pancarte ?

DE FRONTON.

C'est Picard, mon valet-de-chambre. Je la fais presque par cœur.... Retirez-vous, que je goûte le plaisir de la relire encore.

FRANCISQUE.

Cela doit être amusant, lisez tout haut.

DE FRONTON.

Voyez, voilà toutes les fouches dont je descends.

FANFAN.

Des fouches ! est-ce que vous seriez une bûche ?

DE FRONTON.

L'imbécile !.... Toutes ces barres....

FRANCISQUE.

Ah ! c'est bien dit, allons jouer aux barres.

DE FRONTON.

Je consens à vous faire l'honneur d'aller avec vous jouer dans le jardin ; mais à condition que nous jouerons à quelque jeu noble ; comme, par exemple, au bon Juge, aux échecs, au noble jeu de l'oie, au Roi dépouillé.

LES ENFANS.

Nous y consentons.

LE CHEVALIER.

Courons, voyons qui sera rendu le premier.

LES ENFANS.

Ce sera moi, ce sera moi. (*Ils sortent en courant.*)DE FRONTON, *seul.*Il me faudrait aller après eux!.... (*Il appelle.*)

Chevalier, Colinet, écoutez-moi tous!

(*Ils reviennent.*)FANFAN, *revenant sur ses pas avec les autres
Enfans.*

Ne nous suivez-vous pas?

COLINET.

Est-ce qu'il vous est venu l'idée de quelque
joli jeu?

DE FRONTON.

Êtes-vous tous retournés sur vos pas?

LE CHEVALIER.

Oui, nous revoilà tous ici.

DE FRONTON, *fièrement.*Eh bien,..... marchez tous derrière moi, &
pour cause.(*Il sort le premier; les Enfans le suivent en
éclatant de rire.*)

LES ENFANS.

Ah! ah! ah! qu'il est plaisant!

Fin du premier Acte.


 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE FRONTON, PICARD.

DE FRONTON.

OUI, vous devez me suivre d'un air respectueux.

PICARD.

Je n'ai garde de l'oublier, Monsieur le Marquis.

DE FRONTON.

Je ne te conseillerais pas de manquer à ton devoir.

PICARD.

Je fais trop comment on doit servir un enfant de votre naissance.

DE FRONTON.

Mes pareils ne sont pas difficiles : pourvu qu'on ait pour eux des attentions, des égards, de la soumission, du respect. . . .

PICARD.

C'est à quoi je m'applique sans cesse, Monsieur le Marquis.

DE FRONTON.

Je m'en aperçois. . . . Il n'y a personne dans cette salle, & l'on ne pourra nous entendre ?

P I C A R D.

Je vous jure que nous sommes seuls.... Il est vrai qu'on dit que les murs ont des oreilles ; mais s'ils entendent, ils sont discrets : on ne s'est point encore avisé de leur donner une bouche.

D E F R O N T O N.

Je vais daigner causer avec toi familièrement , parce que tu es incapable de t'en prévaloir, & que tu n'as jamais cessé de me respecter.

P I C A R D.

Je vous écoute, Monsieur le Marquis , avec toute l'humilité possible.

D E F R O N T O N.

Approche-toi.... jusqu'à une certaine distance.

P I C A R D.

Vous me faites infiniment d'honneur, Monsieur le Marquis.

D E F R O N T O N.

Je le fais bien.

P I C A R D, *à part.*

Qu'il est ridicule avec son fol orgueil ! Mais en flatant sa manie, j'y trouve mon avantage.

D E F R O N T O N.

Que marmotes-tu entre tes dents ?

P I C A R D.

Je dis que vous serez quelque jour un grand personnage, Monsieur le Marquis.

DE FRONTON.

Mons Picard n'est pas si bête, quoiqu'il ne soit qu'un maraud. Ma grandeur future n'est guère difficile à deviner : l'ancienneté de ma maison ; les sentimens dont je suis rempli ; tout annonce que je réunirai en moi seul les places & l'illustration dont jouissaient mes ancêtres.

P I C A R D.

Il suffit de voir la noblesse de votre physionomie, pour juger de votre haute naissance, & du rôle brillant que vous jouerez à la Cour.

D E F R O N T O N.

Tu me charmes de plus - en - plus. Tu as presque autant d'esprit qu'un homme de qualité.

P I C A R D.

Monsieur le Marquis, pardon de la liberté que je prends : Dites-moi, je vous prie, est-ce que les roturiers n'ont pas même le sens commun ?

D E F R O N T O N.

Eh ! à peine raisonnent-ils !

P I C A R D, *à part.*

Le fat !

D E F R O N T O N.

Hem ! Que viens-je d'entendre ? Le fat, disais-tu !

P I C A R D, *d'abord fort embarrassé.*

Bon, ce n'est rien.... je.... plaisantais en moi-même.... je me disais qu'il faudrait que je fusse un

grand fat , si je ne m'apercevais pas que vous sentez la qualité d'une lieue.

DE FRONTON.

Voilà un écu que j'ai reçu pour mes menus-plaisirs, je te le donne : puis-je en faire un meilleur usage ?

PICARD, *à part.*

Oui, que d'en gratifier un flatteur.

DE FRONTON.

Voici un autre écu pour m'acheter le livre du Blason : je veux voir si les armoiries de ma maison s'y trouvent.

PICARD.

N'en doutez pas : elles décorent les vîtres des châteaux les plus antiques. Vous n'êtes point un simple Gentilhomme , Monsieur le Marquis : vos titres depuis l'arche de Noé....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORSOI.

M. D'ORSOI, *qui vient d'entendre les dernières paroles de Picard.*

LE vil flatteur est donc enfin démasqué.

PICARD, *à part.*

Haye ! je suis perdu.

DE FRONTON, *à part.*

Que veut-il dire ?

M. D'ORSOI, *à Picard.*

N'avez-vous pas de honte d'exciter les vices dans un jeune cœur, & de rendre orgueilleux un enfant ?

PICARD.

Je ne fais, Monsieur, pourquoi vous me parlez de la sorte.

M. D'ORSOI.

Il est inutile de nier, j'ai tout entendu. Le mensonge est ordinaire à vos pareils ; mais vous y aurez en vain recours. Ainsi vous soufflez les passions dans une âme innocente, vous lui enlevez cette précieuse simplicité qu'elle tient de la Nature, & qui est son charme le plus séduisant !

PICARD.

Je répondais seulement à ce que Monsieur le Marquis me faisait l'honneur de me dire.

M. D'ORSOI.

C'est dans vos conversations particulières que vous mêlez adroitement le poison de la flatterie, & que vous fomentez dans mon élève le funeste penchant à l'orgueil. Je vous défends tout entretien secret.

DE FRONTON.

Il m'est permis de parler à mon domestique quand bon me semblera.

M. D'ORSOI.

Non, Monsieur, vous ne lui donnerez des ordres que devant moi. Si je soupçonnais qu'il ôsât me désobéir, & ne point sentir ses torts, il ne chercherait point ce soir ici.

DE FRONTON.

Il est à moi, je le protège.

M. D'ORSOI.

Ce serait une raison pour qu'il fût plutôt renvoyé.

PICARD, à M. d'Orsoi.

Ne vous emportez pas, Monsieur. Je vous jure que dorénavant je veillerai à ma conduite, & que vous n'aurez jamais aucun reproche à me faire. (*à part.*) Il faut filer doux.

DE FRONTON, à part.

Comme les gens d'une basse naissance n'ont point honte de s'abaisser !

M. D'ORSOI.

Songerez-vous à votre promesse ?

PICARD.

Je vous en fais serment. Puissai-je devenir la laideur même, n'avoir plus ni esprit ni talent, si je manque jamais à ma parole.

M. D'ORSOI.

Cela suffit, retirez-vous.

PICARD, *bas au jeune Marquis*
en se retirant.

Je cours vous acheter le précieux livre du Blason.

(*Il sort.*)

SCÈNE

SCÈNE III.

M. D'ORSOI, DE FRONTON.

M. D'ORSOI.

Ainsi, Monsieur, vous aimez beaucoup les discours d'un valet ?

DE FRONTON.

Ils me déplaisent autant que ceux des personnes qui m'ennuient.

M. D'ORSOI.

Vous prenez avec moi un singulier ton. Eh bien, je vous condamne à rester dans cette salle & à faire un thème, afin de vous apprendre qu'à votre âge, on doit être modeste & soumis.

DE FRONTON.

C'est aujourd'hui vacance, Monsieur, & il est injuste de m'enlever les privilèges du jour.

M. D'ORSOI.

La hauteur de votre caractère m'oblige de vous humilier. Mais sans que je vous allégué aucune raison de la pénitence que je vous impose, il me suffit de vous dire que je le veux.

DE FRONTON.

Monsieur..... je sais ce que je suis & ce que vous êtes.

Tome I.

R

M. D'ORSOL.

Il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un & l'autre. Écoutez ce qu'en pareille circonstance disait l'immortel Auteur de Télémaque, Fénelon, au Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Voici ses propres termes : Vous vous imaginez donc, Monsieur, être plus que moi ? Quelques valets sans doute vous l'auront dit ; & moi je crains peu de vous dire, puisque vous m'y forcez, que je suis plus que vous. Il n'est point question ici de la naissance. Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson, sans arroser celle d'une autre province. Vous ne feriez pas plus sage si vous tiriez vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je ne sois au-dessus de vous par les lumières & les connaissances. Ce que je vous ai appris n'est rien, comparé à ce qui me reste à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, & je l'ai moi-même au contraire pleine & entière sur vous.

DE FRONTON, *à part.*

Que la plupart des Maîtres sont ennuyeux avec leurs citations & leur morale !

M. D'ORSOL.

Vous avez entendu comme Fénelon parlait au Duc de Bourgogne son élève ?

DE FRONTON.

Que m'importe ce qui se difait à la Cour de Louis XIV ?

M. D'ORSOI.

Vous en devez conclure que j'ai le droit de vous ordonner de travailler au jourd'hui.

DE FRONTON.

Mais, Monsieur; considérez....

M. D'ORSOI.

Commencez par obéir, je vous écouterai ensuite. Prenez pour fujet de votre thème la fable de la Fontaine où une grenouille veut fe faire aufi groffe qu'un bœuf. Vous m'entendez ? (*Il fort.*)

SCÈNE IV.

DE FRONTON, *feul.*

QUE prétend-il me faire entendre avec fa grenouille qui a des prétentions fi ridicules ?... Je fuis bien bon de me creufer la tête pour le comprendre : c'est quelque idée pédantesque..... Par quelle fatalité faut-il que la plupart des enfans foient fournis à des Précepteurs qui les tourmentent fous prétexte de les inftruire !... Mais toutes ces belles réflexions n'avancent point mon ouvrage..... (*Il s'affied à fon bureau.*) Peste foit du penfum !....

R ij

je ne fais comment m'y prendre. (*Il se lève & se promène.*) Moi, l'ainé d'une des premières maisons du royaume, être obligé d'obéir!.... Oh! quand je serai grand, je n'aimerai guère tous ces Savans en us.... Mon frère & les petits Bourgeois sont à jouer dans le jardin, tandis que moi.... Ma foi, au risque de me compromettre, je voudrais leur tenir compagnie.... Quelle idée!... des enfans de je ne fais qui.... Tâchons d'expédier ma besogne, pour en être plutôt quitte.... (*Il se rassied*) Il est bien humiliant que la noblesse n'exempte point d'étudier! (*Il réfléchit.*)

SCÈNE V.

DE FRONTON, COLINET.

COLINET, *marchant sur le bout du pied.*

JE vais si bien me cacher, qu'ils auront de la peine à me trouver.... Où me fourerai-je? Dans ce coin-là?.... Ils m'auraient bientôt déniché.... Me mettrai-je derrière la porte?.... Ils m'apercevraient en sortant.

DE FRONTON, *assis à son bureau.*

Voilà Colinet; il pourrait m'aider à faire mon thème.... Mais me convient-il de l'en prier?

COLINET, au fond du Théâtre, tournant
le dos à de Fronton.

Je vais me blotir sous le bureau &.... (Il se jette sur le petit Marquis, sans le voir, & s'écrie tout effrayé :) Ah ! je suis mort.

DE FRONTON.

L'étourdi ! il a manqué me blesser.... Mais ce n'est rien. Ecoute, je te permets de t'asseoir là, à côté de moi.

COLINET.

Oh ! je vois que vous êtes changé ; car voilà une attention que vous n'avez jamais eue.

DE FRONTON.

Ne te familiarise pourtant pas trop.

COLINET.

Bon ! nous sommes tous les deux des enfans, & c'est sans conséquence.

DE FRONTON.

Il y a une grande différence de toi à moi.... Mais il ne s'agit pas de cela maintenant. Cher Colinet, je t'aime.... je te protège, parce que tu es fort docile.

COLINET.

Si vous n'êtes plus fier, comme de coutume, vous allez être un charmant enfant. Venez donc jouer avec nous. Que faites-vous à ce bureau ?

DE FRONTON.

J'ai des raisons pour y rester.

R iij

COLINET.

Oh ! oh ! est-ce que vous auriez un pensum ?

DE FRONTON.

J'ai bien voulu me charger d'un certain thème... pénible.... embarrassant.... car un enfant de ma sorte ne peut être assujéti....

COLINET.

Nous y voilà encore , votre maladie d'orgueil vous reprend.

DE FRONTON.

Je n'ai que les sentimens qu'il me convient d'avoir.

COLINET.

Puisque ce vilain mal & l'envie de travailler vous empêchent de vous divertir avec les autres , moi je vais aller les trouver , courir , sauter.... aussi bien ils me laissent ici croquer le marmot.... Adieu , je ne suis pas grand Seigneur , moi , j'aime la joie.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

DE FRONTON.

Mon cher Colinet , peux-tu quitter quelqu'un qui a la bonté de t'aimer ?

COLINET, *revenant sur ses pas.*

Jamais vous ne m'avez fait tant d'honnêtetés.... J'en tombe de mon haut.

DE FRONTON, *à part.*

Que d'embarras j'éprouve !.... Faut-il m'abaïsser à lui dire....

COLINET.

J'entends mes camarades qui m'appellent, j'y cours. (*Il va pour sortir.*)

DE FRONTON.

Un mot, mon ami.

COLINET, *revenant sur ses pas.*

Votre ami ! Le joli nom ! Il n'était jamais sorti de votre bouche, car les orgueilleux n'ont pas le cœur tendre.

DE FRONTON.

Ce thème est bien difficile..... Si tu voulais m'aider !

COLINET.

Je vous entends. La prière est donc enfin lâchée ! Ceci me rappelle ce que je lisais l'autre jour dans un livre ; il y avait mot à mot : Voilà comme vous êtes, Messieurs les gens de qualité : vous faites beaucoup de politesses à ceux dont vous avez besoin.

DE FRONTON.

Laisse-là ce qu'on disait dans ton livre, & mérite la confiance que je daigne avoir en toi.

COLINET.

Je suis votre serviteur ; faites-vous aider par vos grandeurs, vos dignités ; appelez à votre secours Messieurs vos ayeux.

DE FRONTON.

Tu as bien la rufficité de ta naissance.

R. iv

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER,
UN JEUNE MENDIANT, *vêtu d'une
mauvaise redingote, avec un havresac sur le
dos, une gourde passée en bandoulière, &
tenant un bâton à la main.*

LE CHEVALIER.

SUIS-MOI, mon pauvre ami, nous ferons très-
bien dans cette salle.

LE MENDIANT.

Que le ciel vous récompense de vos charitables
attentions!

COLINET.

Je reconnais-là Monsieur le Chevalier.

DE FRONTON, *assis à son bureau.*

Quel objet dégoûtant! il va salir le parquet.

LE CHEVALIER.

Je l'amène dans cette salle, afin qu'on ne s'aper-
çoive pas de mes aumônes, & parce qu'on dit que
les bonnes actions doivent être cachées.

DE FRONTON.

Que tu es enfant, Chevalier! Ce mendiant est-il
fait pour être introduit jusques ici?

LE CHEVALIER.

Mon frère, tu aurais été touché comme moi,

si tu l'avais vu assis sur une pierre , contre la grille du jardin , gémir , soupirer , fondre en larmes , sans ôser rien demander.

DE FRONTON.

Je ne crois pas que mes yeux se fussent fixés sur lui.

LE MENDIANT.

J'importune peut-être ce Monsieur : permettez que je me retire.

DE FRONTON.

A la bonne heure.

LE CHEVALIER.

Non, restez, dites-nous qui vous êtes. O Dieux ! s'il m'était possible de vous rendre service !

COLINET.

Si jeune éprouver la misère ! Hélas ! j'aurais pu avoir un pareil fort.

LE MENDIANT.

L'intérêt que vous me témoignez , mes bons petits Messieurs , m'engage à vous dire que je suis fils unique d'un Négociant de Lyon , dont des malheurs imprévus ont dérangé les affaires ; il est contraint de fuir , de se cacher ; moi je suis venu à Paris implorer un parent fort à son aise.

LE CHEVALIER.

Il a eu la cruauté de ne rien faire pour vous ?

LE MENDIANT.

J'ignore sa demeure , je n'ai pu le découvrir.

R v

LE CHEVALIER.

Il faudra en parler à mon papa ; il le fera chercher : peut-être sera-t-il plus heureux que vous.

DE FRONTON, *assis à son bureau.*

Prenez donc la peine de vous informer du parent d'un pauvre.

LE CHEVALIER.

Voici la brioche de mon goûter, & tout l'argent que j'ai reçu pour mes menus-plaisirs.

LE MENDIANT.

Que de bontés, charitable enfant !

COLINET.

Je voudrais pouvoir vous donner aussi quelque chose. (*Il tire de sa poche un morceau de pain.*) Acceptez ce morceau de gâteau fort dur, que je gardais depuis long-tems pour quand j'aurais faim.

LE MENDIANT.

Grand merci.

COLINET.

Au cas que j'en aie besoin quelque jour, je n'aurai qu'à songer à l'usage que j'en fais aujourd'hui, pour être tout consolé.

DE FRONTON.

Mon frère, éloigne-toi donc : ne vois-tu pas qu'il est tout déguenillé ?

LE CHEVALIER.

Si cela dépendait de moi, je lui donnerais des

chemises, un habit. Je prierai mon papa de m'en accorder la permission.

LE MENDIANT, *s'avançant vers de Fronton.*

Ah! Monsieur, souffrez que je vous félicite d'avoir un tel frère.

DE FRONTON, *se levant précipitamment, & reculant d'horreur.*

Retire-toi, misérable. Te convient-il de m'approcher avec si peu de respect ?

LE MENDIANT.

Je suis pauvre, il est vrai ; mais je n'en ai pas moins des sentimens d'honneur.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je vous en prie....

DE FRONTON, *au Mendiant.*

Vous êtes tous des paresseux, des coquins. Sors bien vite, ou je vais te faire traiter comme tu le mérites.

COLINET.

Je pleure de le voir mépriser de la sorte.

LE MENDIANT.

Oubliez-vous que je dois être respectable à vos yeux, puisque je suis un infortuné ?

DE FRONTON.

Je crois que tu oses me répliquer.

LE CHEVALIER, *à son frère.*

C'est à moi que vous faites le plus de peine.

R vj

Autant l'un des deux frères est digne d'estime ,
autant l'autre. . . .

DE FRONTON, *saisissant une canne.*

Cette canne va t'apprendre les égards que tu
me dois.

(*Il se dispose à frapper le jeune Mendiant ;
alors arrive le Marquis.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS,
M. D'ORSOI, COLAS.

LE MARQUIS.

ARRÊTE, malheureux ! J'écoutais, & j'ai
tout vu.

DE FRONTON, *à part, en laissant peu-à-peu
tomber la canne, & montrant quelque confusion.*

On va me gronder, sans savoir mes raisons.

M. D'ORSOI.

Quoi, vous méprisez les pauvres, l'image de
l'humanité souffrante !

LE MARQUIS.

Tu n'as pas même la sensibilité de ton âge, ce
présage des vertus à venir.

COLAS.

Morgué, les pauvres qui font de si bonnes gens !
Ça fait tant de plaisir quand je pouvons leur en
faire un peu !

LE MARQUIS.

Lever la canne sur l'infortuné qui doit arracher
des larmes !

DE FRONTON.

Papa,.... il me manquait d'égards, & je....

LE MARQUIS.

Vous le chassiez & le mal-traitez à cause de cela !

DE FRONTON.

Il n'était point convenable qu'il restât dans cette
salle.

LE MARQUIS.

Le dernier de mes gens est plus estimable que
vous, s'il a plus d'humanité. Réparez du moins
votre crime, demandez pardon à ce jeune infortuné.

M. D'ORSOI.

Faites mieux, tombez à ses pieds.

DE FRONTON.

Si j'étais capable d'un pareil avilissement, je
dégraderaï ma naissance, mon père serait le premier
à me mépriser.

LE MARQUIS.

Je vois que l'orgueil étouffe toutes les vertus. Vas,
fils dénaturé, tu pouvais faire oublier l'indignité de
ta conduite ; tu pouvais reprendre tes droits dans

mon cœur. Tu n'as point entendu la voix de la Nature. J'écoute celle d'une juste sévérité.... Allez, Monsieur, retirez - vous dans votre chambre ; ne vous montrez à mes yeux que lorsque je vous l'aurai permis.

DE FRONTON, *à part.*

Du moins je n'ai aucune bassesse à me reprocher.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, M. D'ORSOI, LE CHEVALIER,
COLAS, COLINET, LE MENDIANT.

LE MENDIANT.

MON bon Seigneur, je suis au désespoir de tous les désagrémens que je vous cause. Monsieur le Chevalier m'a entraîné jusqu'ici, & je voulais me retirer depuis long - tems. Je vous remets l'argent que je tiens de ce fils généreux & sensible ; il est bien jeune, & je craindrais....

LE MARQUIS.

Il est à toi, mon ami, & j'y joindrai tous les secours qui dépendront de moi. Tu vas rester dans la maison ; je songerai aux moyens de changer ton sort.

LE CHEVALIER.

Oh, que je suis content !

COLINET.

Il me semble que ce bonheur m'arrive.

LE MENDIANT.

Mettez le comble à vos bontés, faites grâce à Monsieur votre aîné. Il n'est point compatissant aux maux des pauvres, parce qu'il ignore ce que c'est que de souffrir.

LE MARQUIS.

C'est un monstre, s'il est insensible.

COLAS.

Il aura peut-être des entrailles quand la raison li vianra ; au-lieu que bieuacoup de gens sont aussi impitoyables que des plaideux.

LE MARQUIS.

Il est indispensable de le guérir, s'il est possible, d'un orgueil qui le rend dur, inhumain, à charge à ses égaux, insupportable à ses inférieurs.

M. D'ORSOI.

Il croit montrer par-là que sa naissance est distinguée, tandis que les gens de qualité sont polis, affables, & qu'il n'imité que la fierté déplacée d'un nouveau parvenu.

COLAS.

Velà qu'est parlé comme un livre moulé. Voyons-je-ti un farluquet se carrer tout fiar de ses habits d'or, i m'est avis de voir eun dindon se rangorger,

s'enfler, s'enfler, jusqu'à faire péter ses plumes. Quand je sommes brusqué par queuques - uns, je disons à part moi : ça est une harbe nouvelle, de mauvais regain.

L E M A R Q U I S.

(*Au Chevalier, à Colinet & à Colas.*)

Allez avoir soin de cet infortuné si intéressant, qu'on lui donne bien à manger sur-tout; & nous, Monsieur d'Orfoi, allons contempler dans le jardin les jeux naïfs de l'aimable jeunesse que j'ai rassemblée aujourd'hui chez moi. Nous songerons au moyen qu'il faut mettre en usage pour prouver à notre Orgueilleux que la plus illustre naissance ferait bien peu respectable sans le mérite & la vertu.

(*Ils sortent tous, & le Chevalier passe affectueusement un bras derrière le jeune Mendiant.*)

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORSOI, *seul.*

IL s'agit donc de faire tous nos efforts pour corriger notre jeune Orgueilleux. Puisse-t-on nous réussir au gré de nos souhaits ! . . . Mais les soins que j'ai pris déjà inutilement, me font craindre que nos peines ne soient long-tems inutiles. . . . N'importe, n'ayons rien à nous reprocher. (*Il appelle.*) Holà ! Saint-Jean. (*le Laquais paraît.*) Allez dire à Monsieur de Fronton que Monsieur son père lui permet de descendre dans cette salle. (*le Laquais sort.*) La vanité, ce vice odieux, source de tous les autres, sera furieusement enracinée dans son cœur, si nous ne pouvons parvenir à l'en arracher. . . . Il vient : son air est humble & fier tout-à-la-fois.



SCÈNE II.

M. D'ORSOI, DE FRONTON.

DE FRONTON, *à part.*

J'EN serai quitte pour quelque sermon.

M. D'ORSOI.

Si vous sortez déjà de votre prison n'en concluez pas qu'on oublie vos procédés extraordinaires ; mais présumez plutôt qu'on vous croit capable d'y avoir fait des réflexions sérieuses sur les inconvéniens de l'orgueil.

DE FRONTON.

Mais, Monsieur, vous m'avez toujours dit qu'un Gentilhomme devait avoir l'âme élevée.

M. D'ORSOI.

Oui, pour ne rien faire jamais qui le dégrade ; mais non pas pour être impérieux, arrogant, & oublier que tous les hommes sont ses frères.

DE FRONTON.

Ne m'avez-vous pas dit encore que l'amour-propre était souvent la source des talens & des vertus ?

M. D'ORSOI.

Gardez-vous de le confondre avec l'orgueil. Quand l'amour-propre est bien entendu, c'est lui

qui nous donne l'énergie dont nous avons besoin pour nous élever au-dessus de tous les obstacles. Il donne des ailes au génie, fait braver la mort au Militaire pour chercher la gloire ; il soutient la vertu, l'épure dans les adversités, & la fait sortir plus brillante du sein des persécutions. Mais l'orgueil est la mort de l'âme, il nous porte à n'aimer que nous seuls, à mépriser les objets les plus respectables ; les talens, les sciences, le mérite, sont à peine dignes de ses regards. L'amour-propre est le fruit de l'espérance qu'on a de s'illustrer dans un état quelconque, & qui nous porte à ne rien négliger pour réussir : l'orgueil est produit par la sottise qui va toujours s'admirant, & se flate d'être élevée au-dessus de tout ce qui l'environne, tandis que son extrême petitesse la rend tout-à-fait méprisable.

D E F R O N T O N.

Ces différences-là m'échappent ; je me contente de savoir de qui je suis né.

M. D' O R S O I.

Plus vous le savez, plus vous devez tâcher d'acquérir du mérite & des vertus. Vos ancêtres se sont distingués par les services qu'ils ont rendus, par les places qu'ils ont été dignes d'occuper. Croyez-vous qu'il suffit de descendre d'ayeux illustres pour être considéré ? Non, Monsieur, il faut retracer à nos yeux le mérite & les vertus

qu'ils avaient, sans quoi on déshonore leur mémoire. Jamais ces vérités ne vous ont frappé. Vous êtes sans talent, & même sans émulation. Je suis sûr que vous n'avez point fait le thème que je vous ai prescrit.

DE FRONTON.

J'ai été détourné par tous ceux qui sont venus dans cette salle.

M. D'ORSOI.

Pendant que vous étiez dans votre chambre, vous avez eu plus de tems qu'il ne vous en fallait. Vous méritez d'être puni, & vous le ferez. Mettez-vous à genoux.

DE FRONTON.

Moi, Monsieur ?

M. D'ORSOI.

Oui, vous-même.

DE FRONTON.

Est-ce bien à moi que vous voulez infliger cette punition ?

M. D'ORSOI.

A qui donc, s'il vous plaît ?.... Ne différez plus.

DE FRONTON.

Sans vous rappeler certaines considérations, songez qu'à mon âge....

M. D'ORSOI.

Vous êtes soumis à mon autorité, vous devez m'obéir. A genoux.

DE FRONTON, *à part.*

Pourrai-je m'y résoudre ?

M. D'ORSOI.

Si vous ne vous mettez à l'instant à genoux ,
craignez une correction plus forte.

DE FRONTON, *à part.*

Il est capable de me manquer de respect jusqu'à
ce point-là.

M. D'ORSOI.

Vous hésitez encore !

DE FRONTON, *tombant à genoux.*

M'y voilà, Monsieur. . . . Mais si je n'étais pas un
enfant. . . .

M. D'ORSOI.

Que feriez-vous ?

DE FRONTON.

Rien-au monde ne serait capable de me faire
oublier ce que je dois à ma naissance, à l'honneur.

M. D'ORSOI.

Si vous étiez dès-à-présent pénétré de ce qu'ils
exigent, vous auriez soin de vous instruire, & vous
ne seriez pas dans cette attitude humiliante.

DE FRONTON.

Vos reproches redoublent ma confusion, & je
vois combien il est honteux d'être forcé à tout
souffrir.

M. D'ORSOI.

Je vois, moi, que vous êtes peu corrigé du

406 L'ORGUEILLEUX,
châtiment que je vous inflige : mais prenez garde,
vous en éprouverez de plus sévères, puisque la
voix de la raison ne peut aller jusqu'à votre cœur.

DE FRONTON, *à part.*

O Dieu, qu'il me tarde d'être grand !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

PICARD, *à M. d'Orfoi.*

VOUDRIEZ-VOUS bien m'indiquer où peut
être Monsieur le jeune Marquis ?

DE FRONTON, *à genoux, à part.*

O ciel ! il va me voir réduit à ce comble d'humiliation.

M. D'ORSOL

Apprenez, mon ami, que l'aîné de mes deux
Elèves n'étant qu'un enfant, n'a d'autres titres à
prétendre que ceux qu'il méritera par son applica-
tion à l'étude & à ses devoirs.

DE FRONTON, *à part.*

Que ne puis-je me cacher !

PICARD.

Vous me grondez toujours, Monsieur d'Orfoi.

M. D'ORSOI.

C'est que vous le méritez sans doute. Celui que

vous appelez si pompeusement Monsieur le Marquis, tenez, le voilà qui est en pénitence.

P I C A R D.

Que vois-je ! Vous, Monsieur le Marquis, dans une pareille posture !

D E F R O N T O N , *à genoux.*

Ce n'est rien. . . . Les plus grands hommes ont éprouvé des affronts.

P I C A R D.

Vous n'étiez déjà pas fort grand, Monsieur le Marquis ; mais savez-vous que, comme cela, vous êtes encore plus petit ?

D E F R O N T O N , *à part.*

A quel abaïssement suis je réduit !

M. D' O R S O I.

Allez chercher son papa, son frère, toute la maison ; qu'il rougisse au moins devant eux, s'il ne fait pas se repentir.

D E F R O N T O N , *à genoux.*

J'aimerais mieux être mort, que de paraître ainsi devant tout le monde.

M. D' O R S O I.

Vous en aurez la mortification, je veux qu'ils viennent.

D E F R O N T O N , *bas à Picard.*

Si tu vas les chercher, tu perds pour toujours ma protection.

408 L'ORGUEILLEUX,

PICARD, *bas à de Fronton.*

Je crains ce diable d'homme. S'il allait s'aviser de m'infliger quelque correction !

M. D'ORSOL.

Picard, est-ce que vous refusez de m'obéir ?

PICARD.

Je n'ai garde..... Monsieur, pardonnez - lui ; il fera plus sage une autre fois.

DE FRONTON, *à part.*

Un valet demander grâce pour moi !

M. D'ORSOL.

Non, faites ce que je vous dis.

PICARD.

Ma commission est remplie, j'entends venir Monsieur le Marquis le père avec plusieurs personnes.

DE FRONTON, *à part.*

Que dira-t-on de voir un enfant tel que moi....

Ah ! si je pouvais me fourrer dans un trou !



SCÈNE

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, COLINET, COLAS.

LE MARQUIS, *à l'aîné.*

QU'IL est honteux de mériter pareille punition!

DE FRONTON, *à genoux.*

Papa.... c'est pour une bagatelle &

M. D'ORSOI.

Vous verrez que c'est moi qui ai tort.... Peut-être même devrais-je être à genoux.

COLINET.

Cela serait plaisant.

LE MARQUIS, *bas à M. d'Orsoi.*

J'espère que cette correction lui sera utile.

DE FRONTON, *à genoux.*

Je suis à genoux, il est vrai ; mais on a bien vu des Princes encore plus malheureux que moi.

PICARD.

A propos de Princes, voici le livre du Blason que vous m'avez fait acheter : voyez si vous y trouverez vos armoiries.

DE FRONTON, *jetant le livre avec dépit.*

Eh ! c'est bien le moment.

Tome I.

S

M. D'ORSOI, *en riant.*

On est forcé de sentir quelquefois le néant des grandeurs.

LE MARQUIS.

Je veux qu'il ait la confusion de paraître de la sorte devant le jeune Mendiant. Picard, allez le faire venir.

PICARD.

J'y vole, Monsieur : je suis toujours diligent quand il s'agit de faire une bonne œuvre.

(Il sort.)

DE FRONTON.

Après ce qu'il a lieu de penser de moi, il sera bien surpris de mon humiliation.

M. D'ORSOI.

Il imaginera que vous vous l'êtes attirée par votre mauvaise conduite, & il aura lieu de vous mépriser.

DE FRONTON.

Serais-je fait pour ce dernier outrage !



SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, COLAS, LE JEUNE
MENDIANT, PICARD.

LE MARQUIS, *au Mendiant.*

EH bien, mon ami, mes ordres ont-ils été suivis exactement? vous a-t-on fourni tout ce qui vous était nécessaire?

LE MENDIANT.

Je n'ai qu'à me louer, Monsieur, de l'extrême attention de vos gens.

COLAS.

Il est pansé com' i faut; je l'ai largement fait boire à vote santé. Mais, j'avons eu beau dire, i nous a quittés un instant, pour barbouiller je ne fais quoi dans un coin.

PICARD.

Je vous répons que Colas ne s'est pas oublié non-plus: je l'ai trouvé le verre à la main.

COLAS.

Le zèle m'emportiffait.

LE MARQUIS, *au Mendiant.*

Mon ami, vois-tu mon fils aîné contraint de subir une correction honteuse? Il a plus de fierté que de mérite.

S ij

LE MENDIANT.

Il est jeune , & son âge demande quelque indulgence

C O L A S.

Jarnigouas , je sommes ravi de ste humiliance : la plante qui monte par trop haut profite mieux , quand elle est abaissée.

LE CHEVALIER.

Et moi , je suis bien fâché de la psine de mon pauvre frère.

LE MENDIANT.

Je partage son chagrin.

C O L I N E T.

Je ne voudrais pourtant pas être à sa place.

LE MENDIANT.

Il me paraît que les torts de Monsieur viennent presque tous d'un excès de sentiment : ils méritent de trouver grâce.

D E F R O N T O N , *au Mendiant.*

Je serais trop humilié , si je vous devais mon pardon.

LE M A R Q U I S.

Eh bien , c'est à lui seul que vous en êtes redevable ; levez - vous , & faites-lui vos remerciemens.

D E F R O N T O N , *se levant.*

Non , papa , c'est à votre bonté que je dois rendre grâce.

L E M A R Q U I S.

Je vous dis que c'est à cet honnête jeune homme.

D E F R O N T O N , *embarrassé.*

Son état vil... Il me ferait impossible de descendre à le remercier.

L E M A R Q U I S.

Je vois combien le vice a jeté de profondes racines dans votre cœur. Vous méritez une autre correction que celles qu'on inflige à des enfans.

P I C A R D , *à part.*

Ceci n'annonce rien de bon pour lui.

C O L I N E T , *à part.*

Pourvu qu'on ne s'avise pas de me punir à sa place, pour lui faire plus d'impression, comme il m'a dit.

L E M A R Q U I S.

La science & la vertu sont à mes yeux les véritables distinctions.

D E F R O N T O N.

A quoi sert donc l'honneur d'une illustre naissance ?

M. D' O R S O I.

Je vous l'ai cent fois répété : il oblige à acquérir un mérite plus éclatant, afin qu'on soit plus digne de servir la Patrie.

C O L A S.

Que ça est bian dégoisé ! Voirement, faut que la tête a pus d'asprit que les bras & les jambes.

S iij

LE MARQUIS, à de Fronton.

Ce jeune Mendiant, par les qualités du cœur, est d'abord fort au-dessus de vous. Si une éducation soignée lui avait fait acquérir des connaissances, que seriez-vous auprès de lui?

LE MENDIANT.

Monseigneur, n'accablez pas davantage Monsieur votre fils. J'ai presque fait toutes mes études : en suis-je moins malheureux ?

LE MARQUIS.

Quoi ! mon ami, tu fais le latin ?

LE MENDIANT.

Je m'y serais perfectionné sans les revers qui ont fondu tout-à-coup sur mon père. Je fais aussi un peu de Géographie, d'Histoire, de Musique. Voici une pièce de vers qui vous fera juger de mon écriture & de mes faibles talens.

LE MARQUIS.

Il m'intéresse de plus-en-plus. (*Il lit tout haut.*)

JUSQU'AU sein de l'indigence

Je fais conserver l'honneur ;

Le travail & la constance

Du sort calmient la fureur.

Je vois la fière richesse

Qu'implorent cent malheureux ;

Mais l'étude & la sagesse

Sont seules naître mes vœux.



Quand j'éprouve l'infortune ,
 Je me dis , dans le malheur :
 A sa rigueur si commune
 Opposons la paix du cœur.
 L'homme honnête qu'on opprime
 Est-il jamais abattu ?
 Il jouit de notre estime ,
 Et nous plaignons sa vertu.

(Après avoir lu.)

Vos sentimens sont très-louables.

LE MENDIANT.

Si Monsieur veut le permettre , j'aurai l'honneur
 de lui chanter les vers qu'il vient de lire , & de
 m'accompagner sur le forte-piano : en voici direc-
 tement un.

PICARD , à part.

Il ne lui restera plus qu'à les danser.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux. Estimable jeune
 homme , vous êtes digne d'un meilleur sort.

(Le jeune Mendiant chante , en s'accompa-
 gnant , les vers précédents , sur l'air :
 Jusques dans la moindre chose.)

M. D'ORSOI.

Très-bien , à merveille. Quand dans un âge
 tendre on réunit les talens aux meilleures qualités,
 il serait pardonnable d'avoir un peu d'orgueil.

Siv

C O L A S.

I serait en état de chanter au lutrin.

LE MARQUIS, à de Fronton.

Eh bien, Monsieur, si fier du hasard de la naissance, qu'opposez-vous au mérite de ce jeune infortuné, qui vous a paru d'abord si méprisable ?

D E F R O N T O N.

Mon Maître de musique ne m'apprend encore qu'à solfier.

P I C A R D, à part.

Il ressemble à ceux qui sont quinze jours à faire six lieues.

L E M A R Q U I S.

Vous devriez être beaucoup plus avancé : du moins vous pourriez tirer vanité de vos talens... Je vois à travers votre dédaigneux silence, que vous croyez encore valoir davantage que ce jeune Mendiant. Il faut vous convaincre de votre erreur. Vous êtes indigne d'être mis avec magnificence : c'est au mérite & au savoir que l'éclat de la parure peut convenir. Qu'on le dépouille de ses habits pour en couvrir cet honnête jeune homme, dont les tristes vêtemens sont assez bons pour lui. Ils sont tous les deux à-peu-près de la même taille.

C O L A S.

Combien de gens par le monde serions fort fots, si on enlevait l'écorce qui les couvriens ?

M. D'ORSOI, *à part.*

Cette rigueur produira peut-être un bon effet.

LE CHEVALIER.

Mon papa, cessez d'être en colère contre lui.

DE FRONTON, *à part.*

Je meurs de honte.

LE MENDIANT.

Monsieur, que je ne sois pas l'occasion de cette punition sévère.

LE MARQUIS.

Il éprouvera si sa haute naissance lui servira de parture, & suffira seule pour lui attirer de la considération. Picard, remplissez mes ordres.

DE FRONTON, *se jetant à genoux.*

Papa.... mon cher papa..... accablerez-vous ainsi votre fils aîné?

LE MARQUIS.

Que craignez-vous, Monsieur? vous êtes un si bon Gentilhomme.

PICARD, *à de Fronton.*

Monsieur, c'est à moi à vous déshabiller, en qualité de votre valet-de-chambre.

C O L A S.

J'allons vous prêter la main, Monsieur de Picard.

(*Lorsqu'on a ôté la redingote du jeune Mendiant, on apperçoit une boîte de fer blanc suspendue sur sa poitrine par un ruban.*)

SV

LE MARQUIS.

Que renferme cette boîte ?

LE MENDIANT.

Des papiers très-précieux, que mon père m'a recommandé de ne remettre qu'à mon parent, quand j'aurai eu le bonheur de le trouver.

LE MARQUIS.

Voulez-vous m'en les confier, afin que je les examine ?

LE MENDIANT, *lui donnant la boîte.*

Ah ! Monsieur, vos moindres desirs sont pour moi des lois sacrées. Mais rendez votre tendresse à un fils qui ne s'égaré que par le noble orgueil que lui inspire son nom.

LE MARQUIS.

Il est tems de modérer sa fierté trop outrée. Achévez de m'obéir.

PICARD, *revêtissant De Fronton de la mauvaise redingotte.*

Permettez que j'aie l'honneur de vous passer cette magnifique robe-de-chambre.

DE FRONTON, *bas à Picard.*

Et toi aussi tu contribues à m'outrager !

LE CHEVALIER.

Je le plains de tout mon cœur.

COLINET, *à part.*

Il disait tant qu'on me punirait au lieu de lui.

(*On met à De Fronton des guêtres déchirées,
& on lui passe la gourde en bandoulière.*)

DE FRONTON, *à part.*

Je ne survivrai pas à cette infamie.

LE MARQUIS, *au jeune Mendiant*

Viens, mon ami, prendre possession de tout ce qui appartenait à mon aîné. Pour lui, il n'aura pas de peine, sans doute, à trouver cent fois plus qu'il ne perd.

LE MENDIANT.

Ne me rendez pas heureux aux dépens d'un fils qui doit vous être cher.

PICARD, *bas à De Fronton.*

Amusez-vous à lire votre généalogie.

LE MARQUIS.

Suivez-moi tous; laissons ici Monsieur l'illustre Gentilhomme aviser au parti qu'il doit prendre. (*à part.*) Je vais examiner à loisir les papiers de l'estimable infortuné.

M. D'ORSOI.

Ne troublons point les graves réflexions de ce haut & puissant Seigneur. (*Ils sortent.*)



SCÈNE VI.

DE FRONTON, *seul.**(Après un moment de silence.)*

EST-CE bien moi ?... Puis-je me reconnaître sous les haillons de la misère ?... Etais-je fait pour tant d'opprobres ?... Mais que signifie ma douleur, la honte profonde qui m'accable ? Ne suis-je pas toujours le fils aîné du Marquis de Fronton ?... Eh ! qui voudra croire que c'est lui sous la livrée de l'indigence, & plongé dans la classe avilie des derniers citoyens ? Il ne va éprouver que des mépris, des insultes.... La parure & l'aïfance font donc nécessaires pour rendre respectable un Gentilhomme, sans quoi il n'est rien ? Sa naissance serait donc une chimère ?... Dénué de ce qui séduit le peuple, je ferai confondu, humilié.... Que ferai-je abandonné de tout le monde ? Si j'avais acquis des talens comme ce jeune misérable, qui vient d'être reçu à l'hôtel, j'aurais pu intéresser à mon fort.... Pourquoi ne m'être pas livré à l'étude mieux que je n'ai fait ? J'aurais pu être si heureux ! Comblé de la tendresse de papa, on me chérirait.... Peut-être que trop d'orgueil est la cause ?.... Que dis-je ! est-ce un crime que de se glorifier de ses ayeux ? On

comble de bienfais un malheureux obscur, on s'intéressera bien davantage à un jeune homme d'une naissance distinguée. Je dois rougir, non de mon étrange métamorphose, mais d'avoir condamné un instant les sentimens de fierté que j'ai toujours eus.

SCÈNE VII.

DE FRONTON, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR le Marquis est dans une colère épouvantable contre vous. Si vous êtes obligé de sortir du logis, voilà quatre écus de six francs que je vous prête.

DE FRONTON.

Je n'ai que faire d'une somme si modique.

PICARD.

Prenez-la toujours; car, dans le monde, on ne vous fera pas crédit sur vos titres de noblesse.

DE FRONTON, *prenant l'argent.*

Il faut donc m'y résoudre. . . . Ou vais-je aller ? & dans l'état où je suis encore !

PICARD.

Je ne fais. . . . (*Il réfléchit.*) Ormis que vous ne vous retiriez, jusqu'à ce que vous ayiez pris un parti, dans certaine gargote de ma connaissance, où mangent d'honnêtes porteurs-d'eau.

DE FRONTON.

Il serait beau de me voir dans un tel lieu , avec de pareilles gens.

P I C A R D.

Ne faites pas tant l'homme d'importance ; vous ferez trop heureux d'y trouver un afile.

DE FRONTON.

O ciel !... Et quand j'aurai dépensé le faible secours que tu me procures , quelle sera ma ressource ?

P I C A R D.

Vous chercherez quelque place dans une bonne cuisine , ou bien vous tendrez la main dans une rue détournée , & vous vous direz le fils d'un Marquis ; peut-être ramasserez-vous deux ou trois douzaines de liards.

DE FRONTON.

Garde tes conseils , ils sont dignes de toi.

P I C A R D.

Si vous n'étiez pas si fier , je vous donnerais un excellent avis.

DE FRONTON.

Quel est cet avis ?

P I C A R D.

Ce serait de vous faire Jocquet : ils sont à la mode ; & tenez , tout justement il en manque un au petit Monsieur qui vous remplace ici.

D E F R O N T O N.

C'est trop entendre d'impertinences. Vas dire à mon papa que je suis près de mourir, & que sa haine augmente mon supplice.

P I C A R D.

Je n'ai plus d'ordre à recevoir de vous : j'obéis maintenant à un nouveau maître.

D E F R O N T O N.

Ame de boue, tu me servais sans attachement ; tu me flatais pour mieux me tromper.

P I C A R D.

C'est tout simple : vous n'aviez qu'autant d'esprit qu'il vous en fallait pour être ma dupe.

D E F R O N T O N.

Que ne t'ai-je plutôt connu, misérable ! Tiens, reprends ton argent.

P I C A R D.

Bon, pour savoir m'apprécier, vous étiez trop rempli de vos grandeurs. Comme vous m'avez fait souffrir par vos hauteurs ridicules !

D E F R O N T O N.

Je sentais la différence qu'il y aura toujours entre un faquin tel que toi, & l'aîné d'une des premières Maisons du royaume.

P I C A R D.

Dans l'état où vous voilà réduit, vous valez bien moins que moi : je suis à même de gagner

par-tout ma vie ; & vous , Monsieur le Gentilhomme , vous ne savez rien faire.

DE FRONTON, *à part.*

Ai-je assez dévoré d'affronts ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS , LE CHEVALIER ,
LE MENDIANT , COLINET.

LE CHEVALIER.

JE viens , mon frère , t'assurer que je ne t'oublierai jamais. Cache-toi quelque part dans l'hôtel , je te ferai passer tous les secours qui dépendront de moi.

LE MENDIANT.

Monsieur , je suis au désespoir...

COLINET.

Je vous donnerai en secret tout ce que j'aurai de trop.

DE FRONTON.

Ces offres indignes achèvent de me désespérer.

PICARD.

Et moi , au - lieu de les boire , je vous porterai tous les restes des bouteilles que j'escamoterai de dessus la table.

DE FRONTON.

Vous me faites éprouver un affreux supplice.

LE CHEVALIER.

Est-ce que nos offres te causent de la peine?

COLINET.

Oh ! nous les faisons de bien bon cœur.

DE FRONTON.

J'en suis reconnaissant. . . . Mais je suis peu accoutumé d'inspirer la pitié.

PICARD.

Il faudra vous habituer à des choses plus douloureuses. . . . Rangez - vous, que mon nouveau maître passe. (*au Mendiant.*) Allons, Monseigneur, donnez - vous de grands airs ; soyez fier, impertinent : c'est ainsi qu'agissent souvent de petits Seigneurs, qui se croient des colosses.

DE FRONTON, *à part.*

Quelle leçon je reçois ! . . . hélas ! un peu tard.

PICARD, *au Mendiant.*

Qu'avez - vous, Monseigneur ? Il semble que votre Grandeur naissante vous embarrasse. Oh ! ne soyez point modeste, ayez de la morgue, de l'arrogance, sans quoi on vous prendrait pour un personnage de l'ancien temps.

DE FRONTON, *voulant sortir.*

Laissez moi courir me cacher. Je vois venir mon père avec tous les enfans du voisinage. . . La honte,

la confusion m'empêchent de pouvoir soutenir leurs regards.

P I C A R D , *le retenant.*

Non, non, j'ai ordre de vous retenir : ils savent le respect qui vous est dû.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS,
FRANCISQUE, FANFAN, COLAS,
PLUSIEURS ENFANS.

FRANCISQUE, & deux ou trois camarades.

O H, comme le jeune Marquis est fait !

F A N F A N.

S'est-il déguisé pour aller au bal ?

LE MARQUIS, *en arrivant sur la scène,
au jeune Mendiant.*

Je suis transporté de joie. Ne vous nommez-vous pas de Saint-Fal ?

LE MENDIANT.

Oui, Monsieur, c'est mon nom.

LE MARQUIS.

Vos papiers me l'ont appris. Embrassez - moi,
mon cher cousin.

SAINT-FAL, *se jetant dans les bras du Marquis.*
 Quel bonheur ! Mais comment se peut-il ? ...

LE MARQUIS.

Je suis ce parent que vous cherchiez à Paris : le nom d'une terre considérable que j'ai acquise depuis plusieurs années, vous a empêché de me découvrir ; & ma famille s'étant divisée en plusieurs branches, j'avoue, à ma honte, qu'elles avaient cessé tout commerce ensemble.

M. D'ORSOI, *présentant de Saint - Fal
 à de Fronton.*

Voilà Monsieur votre cousin.... Jugez de vos torts envers lui.... & envers les autres.

DE FRONTON, *dans le dernier accablement.*

Mon cousin ! (*à part.*) Et j'ai accablé de mépris un indigent respectable tandis qu'il était mon égal, mon parent Je déteste maintenant mon orgueil.

LE MARQUIS.

De Fronton de Saint - Fal, mon oncle, s'est établi à Lyon ; & quoique Noble, n'a pas cru se déshonorer en s'adonnant au Commerce. Le Négoçant fait la prospérité de l'Etat en travaillant à sa fortune ; & puisque ses travaux utiles lui procurent des titres honorables, pourquoi un Gentilhomme craindrait-il de déroger dans une profession dont les grands succès annoblissent un Roturier ?

D E F R O N T O N , à part.

Dans combien d'erreurs j'étais plongé!... Je vois mes torts, & j'en frémissis... Cachons-nous à tous les yeux. (*Picard le retient.*)

M. D' O R S O I , à part.

Cet évènement imprévu fait une vive impression sur mon orgueilleux Elève : il me semble qu'il commence à s'humaniser.

L E M A R Q U I S , à de Saint-Fal.

Je vais écrire dès-àujourdhui à Monsieur votre père, & je ne tarderai pas à lui faire passer des fonds, qui le mettront à même de rétablir ses affaires, & de regagner la confiance & l'estime de ses concitoyens. Vous, mon jeune ami, restez chez moi, tenez-moi lieu du fils qui s'est perdu par son orgueil... & qui me fut long-tems si cher.

D E F R O N T O N .

Papa... Mon papa... vous me déchirez le cœur!

L E M A R Q U I S .

Encore dans cette maison, Monsieur! Vous tardez bien à aller vous pavaner de votre naissance, dont vous êtes si vain.

D E F R O N T O N .

Je sens que je suis indigne de pardon, & que je ne puis mieux me punir, qu'en m'éloignant du plus chéri des pères.

C O L A S , sautant de joie.

Le voilà, tatigué, qui se désenorgueillisse!

M. D'ORSOI.

Paix, qu'on se taise.

DE FRONTON, *au Marquis.*

Mais en recevant mes derniers adieux, apprenez que mon illusion est dissipée : je vois qu'une illustre naissance, pur effet du hasard, ne nous rend vraiment estimable qu'autant qu'elle est jointe à des qualités précieuses... Mes chers amis, pardonnez les chagrins que vous caufait ma fote vanité.... Et vous, papa, plaignez un fils que vous ne reverrez peut-être jamais, & donnez-lui votre bénédiction paternelle.

*(Il se jette à genoux.)*M. D'ORSOI, *au Marquis.*

Son repentir me paraît sincère.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Papa, je demande sa grâce.

DE SAINT-FAL.

Puis-je être heureux, si mon cousin ne l'est pas ?

COLINET.

Cela ne lui arrivera plus.

PICARD.

Monsieur, je me rends sa caution.

COLAS.

Vous qu'êtes un si bon maître, ne jetez pas le manche après la coignée.

TOUS LES ENFANS.

Pardonnez-lui, pardonnez-lui.

(Tout le monde tombe aux genoux du Marquis, excepté M. d'Orsoi.)

LE MARQUIS.

C'est trop dissimuler mon émotion, & résister à ma tendresse. Puisque tu n'éprouves plus l'orgueil, le premier de tous les vices, mon fils, viens dans mes bras.

TOUS LES ACTEURS.

Quel heureux changement !

DE FRONTON.

C'est pour mon bonheur que vous m'avez corrigé. Je m'aimerai moins, mais j'aurai des amis.... Embrassez - moi tous, mon frère, mon cousin, mes camarades, Picard, toi, cher compagnon de mes études ; Colas, son gros réjoui de père ; & vous, Monsieur d'Orsoi, mon estimable Instituteur, dont j'ai trop long-tems dédaigné les leçons.

M. D'ORSOI.

Il ne vous manquait que de sentir vos fautes,

COLINET.

Oh, comme nous allons vous aimer !

PICARD, *au jeune Marquis.*

Pardonnez - moi mes espiégeries : j'ai dû obéir à Monsieur votre père. Actuellement c'est moi qui vais être orgueilleux.... d'avoir un si bon maître.

COLAS.

Je jurons par la tête emmanchée dans nos épaules, qu'il est tout - à - fait amandé : i vient d'embrasser tous les Bourgeois, & m'en a fait de demême.

LE MARQUIS.

Ne songeons qu'à la joie. Mes petits amis, célébrez avec une nouvelle ardeur ce jour de vacance, où un Orgueilleux devient modeste, & connaît enfin le prix des talens & de la vertu.

(On chante & l'on danse.)

Fin du troisième & dernier Acte.

DIVERTEMENT.

UN BIEN JEUNE ENFANT, ou plusieurs
alternativement.

Air : *C'est un enfant.*

JE me mets aussi dans la tête
De paraître dans ce moment,
Je prétends faire le Poète
Et montrer mon jeune talent;
Il pourra vous plaire,
Il sera sincère,
Et sans apprêts mon compliment:
C'est d'un enfant, c'est d'un enfant.



Faut-il tant se froter la tête,
Pour peindre ce qu'on ressent ?
L'Amour, bien mieux qu'un grand
Poète,
Sait exprimer le sentiment.
Nous n'avons que faire
Du Dieu de Cithère;
Car sous les traits d'un jeune en-
fant,
Toujours il ment, toujours il ment.

Avec une vive éloquence,
D'autres, en pompeux complimens,
Vous disent que votre présence
Rend ces lieux beaucoup plus char-
mans :

Pour moi, sans mystère,
Je fais mieux vous plaire ;
Je fais parler tout simplement
Un jeune enfant, un jeune enfant,



Si ma chanson naïve amuse,
Tout mon desir est satisfait ;
Si par malheur ma faible Muse
A de graves Censeurs déplaît,
Mon excuse est prête :
Messieurs, le Poète
Fait des vers en balbutiant ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

VAUDEVILLE.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Nous devons des remerciemens
 Au plus aimable Aréopage,
 Qui vient de juger nos talens,
 Et dont l'indulgence encourage.
 Soyez tous contens,
 Et dans ces instans,
 N'en demandez pas davantage.

C H Œ U R.

Soyez tous contens,
 Et dans ces instans,
 N'en demandez pas davantage.



Sur-tout à vous, sexe charmant,
 Nous devons un sincère hommage :
 L'homme du monde & le Savant
 S'honorent de votre suffrage.
 Si, pour aujourd'hui,
 Nous chassons l'ennui,
 N'en demandez pas davantage.

C H Œ U R.

Si, pour aujourd'hui,
 Nous chassons l'ennui,
 N'en demandez pas davantage.



Quel est votre ravissement,
 Mères, l'exemple de votre âge,
 Qui voyez couronner l'enfant
 Instruit, & raisonnable & sage !
 Est-il en ce jour
 Digne un peu d'amour ?
 N'en demandez pas davantage.

C H Œ U R.

Est-il en ce jour
 Digne un peu d'amour ?
 N'en demandez pas davantage.



Du cher Maître que nous avons,
 Chacun de nous, avec courage,
 Apprend l'exemple & les leçons,
 Pour devenir savant & sage.
 Vous êtes témoins
 De tous ses bons soins :
 N'en demandez pas davantage.

C H Œ U R.

Vous êtes témoins
 De tous ses bons soins :
 N'en demandez pas davantage,



Objets de notre tendre amour,
 Chers Parens, que tout nous engage
 A bien aimer à notre tour ;
 Accordez-nous votre suffrage,
 Applaudissez-nous,
 Embrassez-nous tous :
 N'en demandons pas davantage.

C H Œ U R.

Applaudissez-nous,
 Embrassez-nous tous :
 N'en demandons pas davantage.

Fin du Tome premier.